

vivre entre deux cultures

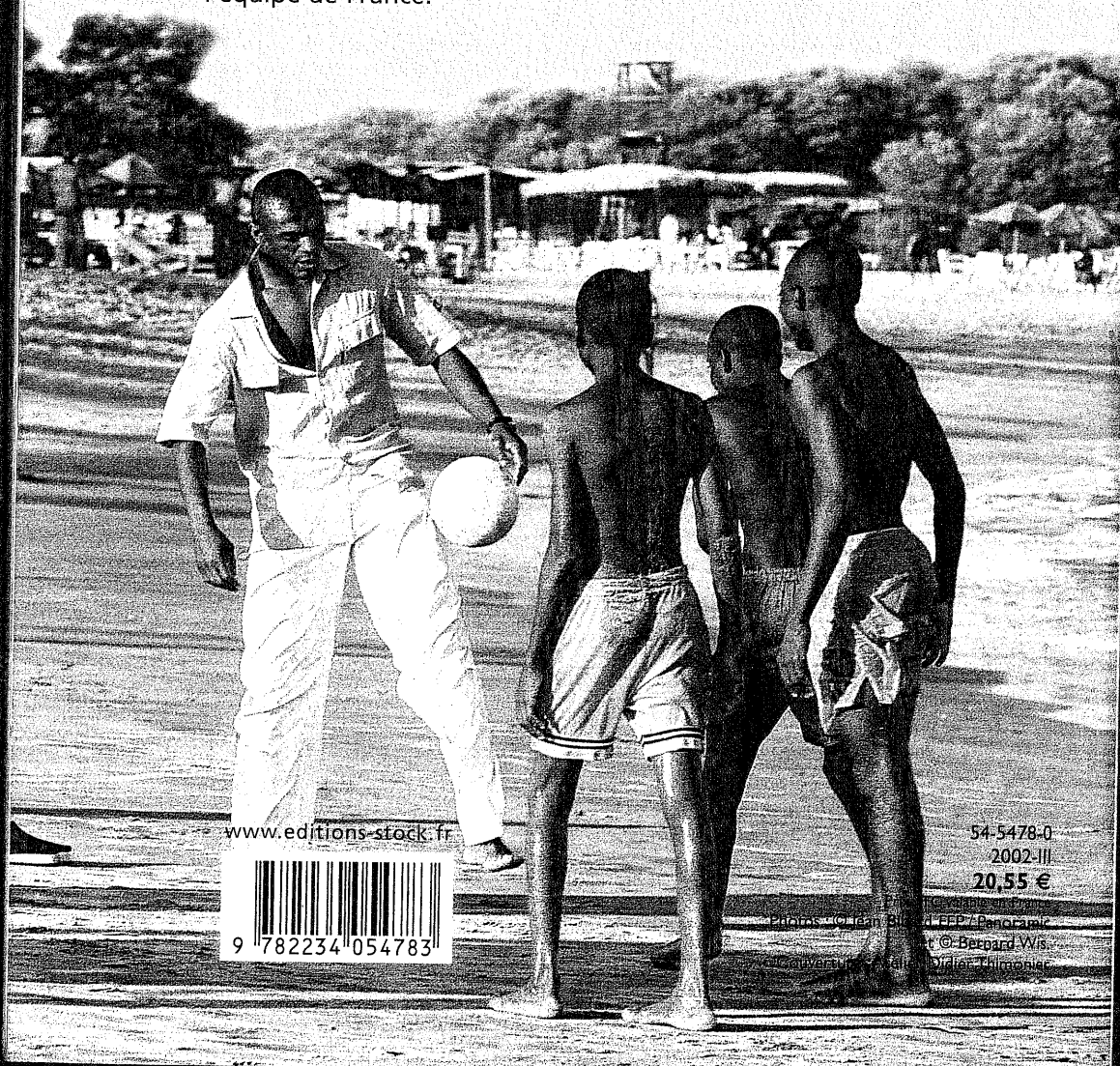
## Capitaine

Dans une autre vie, je me serais appelé Odenkey.

Dans une autre vie, je n'aurais pas été français.

Et me voilà maintenant en capitaine bleu, un brassard sur la manche, un coq sur le cœur, à fredonner *La Marseillaise*, comme si je n'étais pas né au Ghana, capitale Accra, mais à Nice ou à Quimper. À la veille d'un de mes derniers grands rendez-vous sportifs, la coupe du monde 2002, le foot me renvoie une fois de plus au commencement de l'histoire : le Ghana, la France, un père noir, un père blanc.

J'ai voulu explorer ce double destin, raconter mes vies, toutes mes vies : la française, l'africaine, celle du foot et l'autre, plus intime, belle et douloureuse à la fois. Jamais je ne suis allé aussi loin dans les confidences ; jamais je n'ai livré autant de détails sur les coulisses du foot, de Nantes à l'OM, de Milan à l'équipe de France.



www.editions-stock.fr



9 782234 054783

54-5478-0

2002-III

20,55 €

© Editions Stock  
Paris - © Jean-Benoît FFP / Panoramic  
© Bernard Wis  
© Olivier Thimone

Tekst: uddrag af Marcel Desailly: Capitaine (Stock 2002)

M. Desailly, consul de France à Accra tombe amoureux d'une belle Ghanéenne, mère de l'auteur. Lui est déjà marié, mais en voie de divorce, elle a déjà 3 enfants et est enceinte du quatrième, Marcel. Marcel est né au Ghana, mais à l'âge de 3 ans, il quitte Afrique pour la France avec sa mère et M. Desailly.

### 3. Monsieur

1 Avant de quitter Accra, M. Desailly avait demandé  
à maman si elle préférerait un appartement ou une  
maison. En bonne Ghanéenne, elle avait répondu  
5 « un appartement », persuadée qu'il s'agirait d'un  
immeuble entier, une de ces bâtisses imposantes où  
les familles peuvent emménager étage par étage, géné-  
ration par génération, et demeurer aussi unies que  
possible. Je la connais : elle rêvait déjà de faire venir à  
Nantes ses trois autres enfants... Malheureusement, si  
10 l'immeuble en question a bien trois étages, un seul  
appartement, et de modeste dimension, nous est réservé ;  
au troisième, sans ascenseur. Une cuisine, un  
salon-salle à manger, deux chambres : cela semble à la  
fois suffisant pour notre bonheur et trop étrié pour  
15 accueillir la suite du clan...

Nantes, rue de Grillaud, parc de Procé. C'est donc  
ici que je vais grandir. Ce quartier bourgeois va me  
façonner, faire de moi un Français de France, plus  
seulement un Français accidentel. Au risque d'enfon-  
20 cer une porte ouverte, je rappellerai que l'on est tou-  
jours le fruit d'un environnement, d'une éducation.  
En d'autres termes, le contexte fait l'homme. Or mon  
« contexte », ce n'est pas la banlieue, concept réduc-

teur mais dans l'air du temps ; mon éducation n'est pas non plus celle de la rue, de l'agressivité, du parler cru, de la rébellion, justifiée ou non. Je ne vais pas m'inventer un destin de « rappeur » contrarié, au pré-  
5 texte de céder à la mode du moment. Mon enfance, même si cela doit paraître moins « tendance » que Créteil ou La Courneuve, c'est Nantes. Le Nantes des beaux quartiers et des vacances sur la côte Atlantique.

Seul petit Noir parmi les Blancs, j'ai tout pour éton-  
10 ner mes copains, les fils de médecins ou d'ingénieurs. Leurs parents doivent s'interroger à mon sujet, mais personne ne me pose de questions et je ne m'en pose pas davantage. Fils noir, père blanc... Cette double étrangeté n'ébranlera mes certitudes qu'une seule fois,  
15 dans la cour de l'école primaire.

Un jour, pour je ne sais quelle chamaillerie de gosses, un gamin me crache dessus et m'insulte, précisément à propos de ma couleur de peau. Sitôt de retour à la maison, je me précipite sur mon père en  
20 criant : « Tu n'es pas mon papa, regarde ta couleur, regarde la mienne. » Sans s'énervier, il m'agrippe le bras, le place à côté du sien, et me dit : « La couleur ? Quelle couleur ? Regarde bien, tu es plus clair que maman, cela veut dire que tu es un mélange de nous  
25 deux, de maman et de moi. » L'argument est recevable. J'y crois. Je veux y croire. Et pour toute la vie.

En fait, j'ai toujours considéré Marcel Desailly comme mon seul et unique père. Il était blanc ? Et alors ? Il n'y a que les intolérants, noirs ou blancs,  
30 otages de leurs logiques bicolores, pour se torturer l'esprit avec pareille question, chercher des réticences là où il n'y en a pas ! Il a aimé maman comme un mari, il m'a aimé comme son fils : ce constat devrait suffire à clore le débat. Étrangement, il m'arrive pour-  
35 tant de l'évoquer en public en disant « M. Desailly » plutôt que « mon père » ou « papa ».

1 Nantes, années 70. Maman fait des efforts d'intégration, sans pour autant renoncer à ses racines ghanéennes. À la maison, elle s'exprime en ga, la langue du peuple ; plus rarement en anglais, celle des élites.  
5 Elle mijote aussi des plats de là-bas, mélanges épicés de viande, de riz, de poisson, savourés dans les règles de l'art, c'est-à-dire avec les doigts, ce qui a le don d'amuser mes copains. La vie européenne ne lui réserve que des surprises. Elle s'étonne par exemple  
10 de voir les gens vivre si peu dans la rue et rentrer chez eux dès que possible. « On dirait des esquimaux se réfugiant dans leurs igloos », s'amuse-t-elle.

Monsieur traverse des périodes de profonde déprime. Cette vie de privation lui fait honte. Il n'en  
15 peut plus de réfléchir aux moindres dépenses, de faire attention à tout, même au nombre de lampes allumées dans l'appartement. Il s'en veut d'avoir entraîné maman dans cette galère et ne sait plus quoi faire pour l'aider à assurer notre avenir. En arrivant en France, il  
20 s'est même débrouillé pour la « rajeunir » en déclarant qu'elle était née en 1935 et non en 1931. Tout cela pour qu'elle puisse travailler plus longtemps – donc cotiser davantage – quand il ne sera plus là.

Ses soucis sont liés à la procédure de divorce, qui  
25 traîne en longueur. Mme Desailly, l'épouse légitime, va jusqu'à envoyer des huissiers chez nous, au petit matin, pour faire constater la « faute » de son mari. Quant à maman, elle a trouvé une place de femme de ménage dans une famille bourgeoise. Des gens très  
30 gentils, paraît-il. Cinq francs de l'heure, dans notre situation, c'est toujours bon à prendre... Plus tard, elle travaillera aussi chez un fabricant de cosmétiques : six ou sept francs de l'heure pour un sale boulot, fatigant au possible. Et ensuite dans un immense centre du  
35 PMU : plusieurs centaines de mètres carrés à nettoyer dès le départ des parieurs... En la regardant travailler, le dos courbé, les reins douloureux, les yeux rougis à

force de manipuler les produits d'entretien, je me dirai qu'elle a du courage, l'élégante d'Accra.

## Capitaine

« Un jour, me raconte-t-il, je m'étais rendu avec mon boy dans un village de brousse, au Nigeria. Le chef a voulu nous inviter à déjeuner. Je ne comprenais pas pourquoi mon boy n'en avait pas envie. Mais comme j'ai insisté, nous sommes finalement restés. Il y avait de la viande grillée, plutôt savoureuse. J'ai cru que c'était du serpent jusqu'au moment où le boy m'a expliqué que c'était de la chair humaine. Dans ce village, il était de coutume de manger les personnes récemment décédées ! »

Tout compte fait, je n'irai peut-être pas en Afrique... Ou alors dans longtemps, et cramponné au bras de maman ! Mon pays, c'est la France. Ma ville, c'est Nantes.

Maman, devenue officiellement « Mme Desailly » en 1978, continue de travailler. Elle pourrait se permettre d'arrêter, maintenant que les finances familiales sont renflouées et que la retraite de son mari tombe régulièrement. Mais elle a une bonne place. Alors, autant continuer les ménages. Ainsi, au moins, elle a son salaire et sa propre voiture, offerte par Monsieur : une Fiat 500, « cinquecento » en italien, le plus célèbre « pot de yoghourt » de l'histoire de l'automobile. »



## Monsieur

1 Maman n'a pas d'amis. En dehors de ses  
employeurs, les seuls Français qu'elle fréquente un  
tant soit peu sont les parents de mon copain Jean-Phi-  
lippe. L'été dernier, ils ont même réussi à la  
5 convaincre de venir avec nous sur la côte bretonne, au  
Croisic. Deux à l'avant, trois ou quatre à l'arrière, il y  
avait foule dans la 500 ! Comme il faisait un temps  
splendide, plus tropical que breton, nous avons filé sur  
la plage, pour pêcher avec le père de Jean-Philippe. Il  
10 plongeait, son fusil de chasse sous-marine en main, et  
nous devions balancer des boulettes d'appât au-dessus  
de sa tête afin d'attirer les poissons. Maman, fragile  
de la peau, avait préféré rester à l'écart, par crainte du  
soleil. On aurait dit une affiche de film comique ou  
15 une photo publicitaire : le soleil brillait et elle était là,  
assise à l'ombre d'un parasol, des lunettes sur le nez,  
un chapeau sur la tête, les jambes, les mains, les bras  
emmitouflés dans des couvertures ! Elle redoute aussi  
l'eau car il paraît qu'au Ghana, l'océan punit les  
20 nageurs imprudents, emportés par les lames de fond.  
Non, c'est sûr, je n'irai pas là-bas ! Mon Atlantique à  
moi baigne un triangle d'or – Le Croisic-La Baule-  
Pornichet – et j'entends bien tracer ma voie de petit  
Français, plus « Marcel » que jamais.  
25 Depuis le jour où je me suis battu dans la cour de  
l'école avec le gamin qui m'avait lancé « sale Noir ! »  
ou un truc dans le genre, il ne m'est rien arrivé. Pas le  
moindre mot, la moindre remarque. Peut-être parce  
que mes parents ont alerté la directrice. Peut-être,  
30 aussi, parce que je reste dans mon quartier bourgeois,  
mon territoire préservé, que je ne vais pas trop au-  
devant de l'autre vie. Tout, autour de moi, contribue  
à me préserver

En somme, je m'épanouis en vase clos, dans  
35 un monde de Blancs, sans jamais ressentir d'hostilité  
liée à ma négritude. Le Ghana m'est étranger. J'ignore  
jusqu'aux couleurs de son drapeau. Pour tout dire, j'ai  
douze ans et je m'en moque. /